

L'inconnu entre, défait lentement son sac, le pose derrière la porte, place son chapeau sur son bâton et vient auprès du poêle auquel il tourne le dos en relevant les deux pans de sa redingote. Mademoiselle Jacqueline le suit des yeux sans rien dire et cherche, par un examen minutieux à découvrir quel peut bien être l'individu qui s'installe ainsi chez elle. Après quelques minutes de silence l'inconnu pousse quelques exclamations de bien-être : Satanchien, madame, le poêle commence à être bon. Quand le vent souffle du nord-est comme aujourd'hui le froid vous pénètre, quoique nous ne soyons encore qu'au commencement de l'automne. Mais je me sens tout ragaillard.

*Jacqueline.*—Mon pauvre homme, si vous voulez vous chauffer il faudrait aller dans l'allonge où je fais encore ma cuisine. Voyez-vous je ne fais pas encore de feu ici à cause des mouches.

*L'inconnu.* mettant la main sur le poêle et riant. C'est pourtant vrai. Satanchien ! que je suis bête. Allons, vous ne me reprochez pas le bois brûlé à mon intention. Eh ! que de choses sont de même dans la vie : moi qui croyais que l'imagination n'était bonne à rien, voyez donc comme on se trompe. Ah ! si elle nous servait toujours comme cela ! mais (soupirant) elle m'a joué souvent de tristes tours.

En ce moment Monsieur Bonsens qui était allé selon son habitude faire la ronde de ses étables et autres dépendances, rentre suivi de plusieurs de ses voisins qui vont prendre place autour de la salle sans faire grande attention à l'inconnu qui demeurait encore près du poêle. Bonsens l'ayant aperçu le toise, l'examine, se met la main au front comme pour y chercher un souvenir.

*L'inconnu.*—Bonsoir, messieurs et toute la compagnie, excusez, si je me suis installé ici sans cérémonie. Ce n'est, satanchien qu'avec la bonne permission de madame.

En entendant cette voix Bonsens fait un mouvement subit et se rapproche de l'étranger. Celui-ci jette à son tour un coup-d'œil scrutateur sur celui dont il attire ainsi l'attention et s'écrie en lui tendant les deux mains.—Eh ! Satanchien, si mes yeux et mon imagination ne me trompent pas c'est mon vieil ami Bonsens que je retrouve ici.

*Bonsens,* saisissant avec effusion les deux mains de l'inconnu.—Comment, toi par ici, et dans ce déguisement ? Puis se

tournant vers ses amis : Messieurs je vous présente un bon ami de jeunesse, monsieur DeGrosmont, autrefois et j'espère encore aujourd'hui l'un des plus notables marchands de Québec. Brave cœur, ancien membre de tous les comités patriotiques à l'époque des troubles et joyeux compagnon que nous surnommions Satanchien à cause d'une exclamation favorite qui me l'a fait reconnaître ce soir. Enchanté de t'avoir chez moi.

*De Grosmont.*—Charmé, messieurs de faire votre connaissance, surtout par l'entremise de cet excellent ami Bonsens. Ein ! en avons-nous fait des farces ensemble dans le bon tems. Hélas ! les choses ont bien changé depuis. D'abord, quant à moi, la fortune qui me souriait tant alors m'a fait faux bond ; des opérations malheureuses, trop de crédits faits, d'infidèles amis, enfin la vieille histoire, m'ont ruiné de fond en comble. Eh ! puis, voyez-vous, au temps de mes malheurs on ne connaissait pas la loi des insolubles. Quand on tombait on ne se relevait plus, satanchien.

*Quenoche.*—Vous avez qu'à voir ! mais c'est bien différent aujourd'hui. On m'assure qu'il y en a certains qui tant plus ils sont ruinés de fois et tant plus ils sont riches.

*De Grosmont.*—Hélas ! mon cher Bonsens, je ne veux pas t'ennuyer de la longue histoire de mes infortunes. Elle t'affligerait et ne réparerait rien. Qu'il te suffise de savoir que j'ai vécu tant bien que mal en tenant les livres pour les uns, en faisant des comptes pour les autres. Mais la vue commence à se troubler, ma main tremble et ça ne va plus comme je voudrais. J'aurais bien pu avoir quelque place dans le gouvernement, mais il eût fallu pour cela m'humilier devant des gens que je n'approuve pas, voter contre ma conscience et renoncer à mes vieilles opinions. Satanchien c'est plus fort que moi ; je n'ai jamais pu m'y décider. Heureusement que mon garçon, tu sais, mon bon Jacques, que tu as vu baptiser, est allé aux États-Unis où il a bien réussi. Il m'envoie tout ce qu'il me faut, bien plus même, car à présent il ne me faut pas grand'chose et j'ai trouvé le moyen de mettre de tems à autre à la caisse d'épargne, au nom de son premier enfant, quelques économies qui pourront lui servir un jour. On ne sait pas ce qui pourrait arriver. Mon fils veut que j'aille le rejoindre et il m'a envoyé l'argent nécessaire. Mais les chars et les steamboats